

Vues d'Afrique

Élie Castiel

Numéro 173, juillet-août 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/49833ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

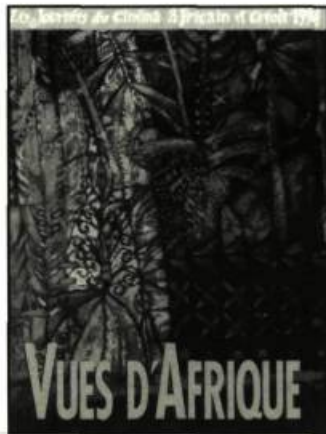
0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Castiel, É. (1994). Compte rendu de [Vues d'Afrique]. *Séquences*, (173), 6–7.



VUES D'AFRIQUE

Les 10es Journées du cinéma africain et créole

Les films programmés cette année nous confirment que si d'un côté la femme africaine ressent le profond désir d'émancipation et une soif de reconnaissance, l'homme africain, par contre, ne semble pas attacher trop d'importance à ces revendications. Les cinéastes africains, quant à eux, éprouvent le besoin de témoigner et de remuer l'inconscient collectif.

Contrairement aux années précédentes où la majeure partie des productions exprimaient des points de vue idéologiques ou politiques, la dixième édition de «Vues d'Afrique» a vu défiler des oeuvres prédisposées à montrer la femme «dans tous ses états»: l'indépendante et l'assujettie, l'érudite et l'analphabète, la pure africaine et l'occidentaliste. Mais toutes unies dans une lutte commune: le droit à l'égalité.

Les femmes qui peuplent l'univers apparemment masculin du héros tragi-comique d'**À la recherche du mari de ma femme** sont les vrais décideurs des faits et gestes de leur mari commun. Par le biais d'une stratégie calculée, le Marocain Mohamed Abderrahman Tazi initie son principal personnage à l'attrait de quelques dames qui tiennent ardemment à le «conserver». Il devient donc objet de leur désir, et les rapports amoureux prennent une toute autre signification.

Dans **Rue Princesse** de l'Ivoirien Henri Duparc, la jolie prostituée est celle qui va régler les problèmes qui préoccupent ses clients, le plus souvent à leur insu. La femme, objet de séduction, devient tout d'un coup la rédemptrice, prête à se faire pardonner les péchés qui alimentent sa vie. En agrémentant le film d'un humour tonique, le cinéaste semble ne pas trop se prendre au sérieux, mais il n'en demeure pas moins que le message est clair.

La Tunisienne Nadia El Fani opte pour l'essai poétique. Entre le moderne et l'antique, **Tanitez-moi** renvoie à un intéressant point de vue historique de la femme tunisienne, option jusqu'ici occultée.

Sa compatriote Najwa Titli tente de suivre la même voie, bien entendu illustrée différemment, mais finit par se perdre dans un océan de sentimentalisme et de nostalgie. Par contre, **Héritage** bénéficie d'être réalisé par une

Dans **Petits rêves**, l'Égyptien Khaled El Hagar traite d'un sujet inusité, à savoir le conflit entre Israël et l'Égypte vu à travers le regard d'un jeune adolescent. Mais c'est surtout la mère de l'enfant qui semble être le déclencheur des décisions que va entreprendre le gamin. Jusqu'à la fin tragique où, devenu jeune homme, il ne compte que sur ses réflexes de survie. Émouvant.

Le sujet de **Youcef ou la Légende du septième dormant** aurait très bien pu être universel. Cependant l'Algérien Mohamed Chouikh l'a ancré dans une réalité géographique et politique concrète et culturelle puisque son scénario se base sur une légende actuelle, aussi bien dans la Bible que dans le Coran. En sortant de son amnésie, l'ancien combattant du FLN (Front de Libération Nationale, dans l'Algérie de la fin des années 50) ne reconnaît plus son pays, celui de la révolution, c'est-à-dire celui qui avait suscité tant d'espoirs en la démocratie. À ses yeux, les



Le Ballon d'or de Cheik Doué

cinéaste en pleine possession de ses talents de conteuse.

L'Algérien Rachid Benhadj a réussi l'émouvant **Touchia**. Dans la tourmente de l'intégrisme musulman, une jeune Algérienne émancipée revoit son enfance pendant les années de guerre d'Algérie. Un temps où tous les espoirs étaient permis. Il s'agit d'un film simple, touchant et d'une grande maturité d'esprit. Un réquisitoire contre les forces du fondamentalisme intransigeant.

colonisateurs ont été remplacés par les forces au pouvoir, et la femme, jadis vouée à une émancipation certaine, a perdu tous les honneurs de la gloire. Mais tout cela ne reste que souvenir et, pour le cinéaste, une façon de peindre la crudité d'une réalité algérienne morose, et pourquoi pas, amnésique.

À la clôture de ces dixièmes Journées du cinéma africain et créole, la Société Radio-Canada a remis le Prix de la communication interculturelle au long métrage **Au**



Touchia de Rachid Benhadj

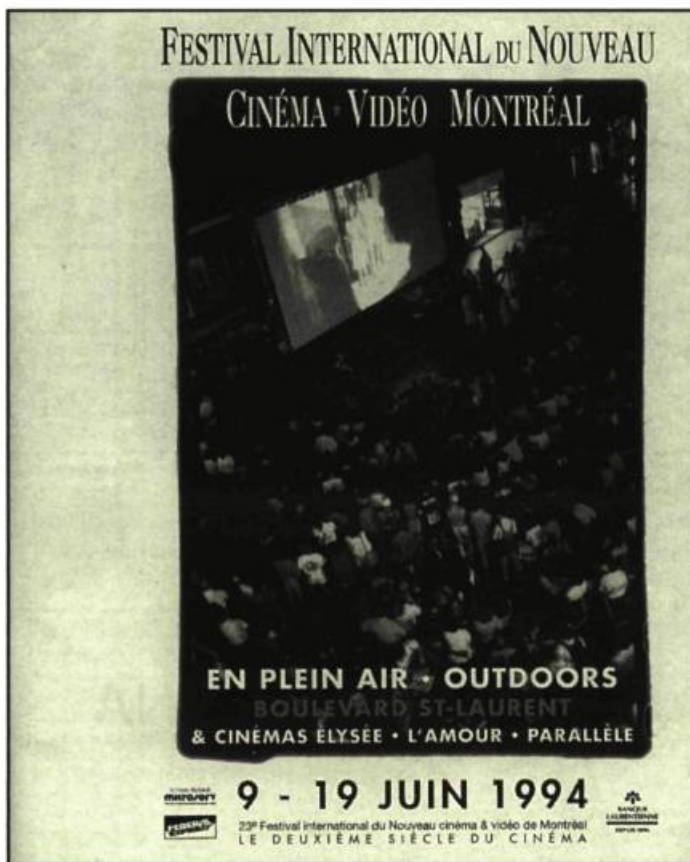
nom du Christ de l'Ivoirien Roger Gnoa M'Bala. Véritable réquisitoire contre toute religion arbitrairement imposée, le film de M'Bala nous a paru un peu longuet par moments, malgré l'importance du discours. À quelques exceptions près, seule la présence de la comédienne Naky Sy Savane (elle s'est d'ailleurs méritée le Prix de meilleure ambassadrice, c'est-à-dire l'équivalent d'actrice, remis par Africa international) procure au film une force irrésistible. Le christianisme, revu et corrigé par un humour africain aussi drôle qu'édifiant, reste en soi un atout majeur pour intéresser le spectateur.

Nous avons vu **Cendres et Soleil** du Québécois Stéphane Drolet. Le cinéaste parvient intelligemment à s'éclipser de l'objectif de la caméra pour laisser place au portrait de Malien Falaba Issa Traoré, homme de théâtre, de lettres et de cinéma pleurant un passé douloureux mais reste confiant en l'avenir.

Pour enfants, **Le Ballon d'or** du Guinéen Cheik Doué, **Gombe** du Burkinabé Issa Traoré de Brahim et **L'Enfant terrible** de la Malienne Kadiatou Konaté possèdent assez d'ingrédients pour un plaisir simple et sans conséquence. Comme quoi, le cinéma africain peut produire aussi des oeuvres de pur divertissement.

C'est le cas de l'Ivoirien Fadika Kramo Lanciné. Dans **Wariko** (Le Gros Lot), il crée le suspense entre les personnages du film et les spectateurs de la salle, ponctue le film d'une dose d'humour allègre, parfois mêlé à la tragédie quotidienne, et propose une fin, certes heureuse, mais pavée des plus nobles intentions.

Élie Castiel



Le FNC a changé de saison! Cela aura fait le bonheur des uns et le malheur des autres. Il faut dire que les six mois que se sont accordés les organisateurs pour choisir leur programmation ne leur a pas suffi pour nous éviter certaines banalités entre les inoubliables Kika, It's All True et The Baby of Mâcon (dont Séquences parle longuement ailleurs dans la revue). Cependant, le beau temps a donné un air de fête à l'événement, vidant les salles pour remplir le boulevard Saint-Laurent où de multiples projections en plein air ont ravi passants et festivaliers. Belle ambiance pour fêter le «deuxième siècle du cinéma!»

Johanne Larue

LONGS MÉTRAGES À RETENIR

ACT OF WAR

Qui n'a pas rêvé un jour à Hawaï, à ses immenses plages dorées, à sa végétation luxuriante, à ses volcans enflammés? Pour le Nord-Américain moyen, cette île du Pacifique est synonyme de paradis terrestre. Pour les autochtones hawaïens, l'île représente des terres volées, un territoire conquis par l'impérialisme américain. Dans leur documentaire pamphlétaire, **Act of War: The Overthrow of the Hawaiian Nation**, Puhipau et Joan Lander font l'histoire de la conquête de leur ancien pays par les Américains. C'est en 1893 que des troupes venues du continent envahirent la petite île qui formait alors un pays indépendant. Ce sont les riches propriétaires terriens de l'époque qui fomentèrent cette invasion en faisant croire à Washington que leurs vies et leurs terres étaient en danger. La reine d'Hawaï fut détrônée sans effusion de sang; elle préféra abdiquer plutôt que de soumettre son peuple à une guerre sanglante.

Act of War est de ces documentaires historiques qui font bouillir le sang, tant sont criantes les injustices qu'il évoque. Les auteurs ont la grande sagesse d'aborder leur sujet avec une rigueur d'historien, sans chercher à manipuler l'émotion des spectateurs. Ils n'en ont pas besoin, car les événements sont suffisamment choquants en eux-mêmes. Une fois de plus, le racisme, l'impérialisme et la bêtise pure des impérialistes américains, et avant eux britanniques, nourrit un document qui demeure toujours d'actualité.

M.G.

BELLS FROM THE DEEP

Document étrange, **Bells From the Deep** confronte les démons anciens et nouveaux, ceux de la religion qui renaît de ses cendres en Russie. Mais en Sibérie, où Herzog est allé tourné, dans ce qu'on devrait appeler la Russie